

# « Algérie, histoires à ne pas dire », un film de Jean-Pierre Lledo

L'Algérie, après avoir souffert pour son indépendance, a continué et continuera encore à se mutiler si elle ne se décide pas, enfin, à se regarder en face, telle qu'elle est. Elle est certes très courageuse, mais, me semble-t-il, pas assez pour faire cet ultime effort intellectuel et historique. Elle a peur de regarder toute sa vérité et toute sa réalité historique, telle qu'elle est ; dans toute sa complexité, dans toute sa diversité et donc dans toute sa richesse.

Même si l'Algérie a été capable de sacrifices, à peine imaginables, elle n'est pas encore capable, ni prête, à sacrifier ses illusions. Et c'est bien là que réside sa très banale lâcheté. Oui, j'ose ce mot et je le précise : lâcheté dans le mensonge qu'elle se répète à elle-même sans pouvoir s'en convaincre.

A moins d'être démenti très prochainement -ce que je souhaite ardemment- c'est la conclusion à laquelle j'arrive après avoir vu l'excellent film « Algérie, histoires à ne pas dire » (1) de l'Algérien Jean-Pierre Lledo, toujours privé de visa d'exploitation en Algérie ; alors que l'Algérie en a bien besoin. Pourquoi ai-je donc ajouté « l'Algérien » devant le nom du réalisateur ? Cherchons d'abord au fond de notre honteuse et mauvaise mémoire, avant que je ne vous livre ma réponse qui, je l'espère, sera tout autant démentie !

C'est qu'il est aujourd'hui convenu que ni le prénom Jean-Pierre, ni le nom Lledo, ne peuvent être algériens. Voilà l'expression la plus simple qu'on peut donner du mal-être algérien et que ce film nous donne à voir. Mais sa richesse et son humanisme ne peuvent être résumés dans ce petit texte. Allez le voir pour vous en convaincre !

En Algérie, le premier quidam rencontré à Bab el-Oued, vous

dira sans vergogne et sans retenue, que Jean-Pierre Lledo est un nom de « gaouri », mot péjoratif désignant l'« étranger, non musulman »(2). Le plus terrible est que cela ne suscite aucune indignation de l'autre côté de la Méditerranée. Pire ! Même plus auprès des Algériens vivant en France et qui participent aux débats après la projection du film où ce qualificatif (dis-qualificatif) est utilisé. Mais c'est si peu de choses à côtés des autres atrocités me diriez vous ! Or non : c'est à ce petit « rien », c'est dans ce petit fossile que se révèle l'âme profonde de la rue algérienne.

« Algérie, histoires à ne pas dire » laisse le temps et l'occasion à des Algériens (bien Algériens, devrait-on préciser) de raconter les absents, le souvenir de cette multitude d'autres Algériens (un peu moins Algériens ?) qui devaient quitter précipitamment leur pays, parce qu'ils n'étaient plus considérés comme tels. Ils avaient le malheur d'être de souche espagnole, maltaise ou alsacienne ; d'avoir un ancêtre juif expulsé d'Andalousie au XIVE ou XVe siècle, ou même juif berbère, né là-bas depuis la nuit des temps, avant l'épopée d'une grande résistante, Al-Kâhina (3).

Leur faute était donc de ne pas avoir le bon faciès, le bon patronyme ou la bonne religion, réelle ou supposée. Autrement dit, l'Algérie post-coloniale est ségrégationniste, de façon tout à fait ouverte et presque banale, serait-on tenté d'écrire.

Dès 1962, l'Algérie vit presque tout entière, y compris sa majorité populaire, sur un mythe : celui de posséder un faciès particulier, une souche particulière, d'avoir des patronymes bien particuliers et d'être acquise à une foi particulière. « L'algérianité » populaire ne supporterait pas de prénoms turcs, latins, byzantins, français ou espagnols. Arabes ou berbères d'accord, mais pas de confession ouvertement juive ou chrétienne. Voulant « liquider » tout ce qui pouvait lui rappeler son passé colonial et bigarré, l'Algérie s'est vue obligée de se mutiler de façon atroce. Elle était et elle est toujours à la recherche de la « vraie » de « l'authentique » Algérie ! Arabe ou berbère et musulmane, mais pas avec les

yeux bleus et les cheveux blonds !